

Mathématicien et logicien d'exception, Alfred North Whitehead (1861-1947) est l'un de ces penseurs universels que ni l'âge ni la renommée n'ont détourné de leur quête spirituelle. Au terme d'une brillante carrière académique à Cambridge puis à Londres, il accepte à l'âge de 63 ans un poste de professeur de philosophie à l'université de Harvard aux Etats-Unis. C'est là qu'il élabore une vision du monde d'une si étonnante nouveauté qu'elle donnera naissance à un courant de pensée, bien vivant jusqu'aujourd'hui. Philosophes, théologiens, scientifiques d'horizons divers et de disciplines variées, ils sont nombreux les chercheurs qui continuent d'être provoqués par ses intuitions géniales (1). Du reste, sa pensée a toujours suscité un vif intérêt en Belgique: depuis les travaux pionniers de Philippe Devaux et de Jean Ladrière jusqu'à ceux de Jan Van der Veken et d'Isabelle Stengers. Car le projet de Whitehead est d'exprimer l'expérience concrète que nous faisons du monde, en intégrant les dernières révolutions scientifiques (théorie de l'évolution, de la relativité et des quanta). Quel sens cela aurait-il au début du XXe de concevoir le monde sans Darwin, ni Einstein, ni Bohr?

Si la trajectoire de Whitehead est atypique, son diagnostic sur la modernité ne l'est pas moins. Dès 1925, il refuse de choisir entre progrès de la science et quête de sens. C'est selon lui une exigence de la raison de ne pas limiter son exercice à la science, mais d'embrasser un questionnement plus vaste. Car la science nous place devant des défis qu'elle est impuissante à résoudre; ils relèvent en effet d'une réflexion exigeant le concours d'autres modes de rationalité. Cela suppose de reconnaître qu'il n'existe pas qu'une forme de raison. On ne rencontre pas les questions de sens de la même manière que l'on poursuit des recherches en chimie! Cela suppose aussi de faire dialoguer, grâce à la philosophie, des logiques qui s'ignorent le plus souvent: sciences exactes, sciences humaines, savoirs anthropologiques issus des diverses convictions philosophiques et religieuses doivent pour se comprendre travailler à l'invention d'un langage commun, celui-là même que cultivent aujourd'hui pour leur part les commissions d'éthique. Car la science tend au morcellement des disciplines en vue d'assurer son efficience, tandis que la philosophie est capable d'une visée d'unité.

Entre science et philosophie, le juste rapport n'est cependant pas aisé à trouver. De manière générale on attend trop ou trop peu de la science: certains y cherchent le dernier mot sur le monde quand d'autres croient pouvoir l'ignorer. Lorsque les scientifiques tirent de leurs acquis des enseignements touchant au sens de la vie, ils transgressent souvent sans s'en rendre compte les limites de leur propre savoir. Et l'on voit tel généticien, ébloui par les réussites avérées de sa science, se prononcer avec une naïveté toute dogmatique sur des questions qui excèdent sa compétence. Selon que l'on cherche à comprendre une réalité du monde physique, un événement historique ou un texte religieux, la démarche suivra des méthodes ajustées aux exigences particulières de l'objet visé. Car la vérité est plurielle; pluriel sera donc aussi le mode de la réflexion adapté au point de vue envisagé. Whitehead donne l'exemple d'un scientifique conscient tout à la fois de l'efficacité et des limites de la science. Pour saisir la vie de l'univers dans la variété et la globalité de ses manifestations, il ouvre son savoir scientifique à la rigueur d'une réflexion authentiquement philosophique. Il prend en compte les pensées anciennes et récentes, il rencontre d'autres cultures et traditions spirituelles.

Ses idées témoignent d'une extraordinaire originalité. Whitehead s'efforce de penser radicalement le devenir dans l'univers; sa philosophie est d'ailleurs passée à la postérité sous le nom de «philosophie du devenir» (en anglais Process thought). Pour Whitehead, les choses ne cessent d'advenir comme événements de rencontre et de créativité. Au lieu d'apparaître comme des substances indépendantes et statiques, les éléments du monde sont intimement connectés les uns aux autres au sein d'un devenir perpétuel. Ils s'ouvrent à l'inédit de la nouveauté sans pour autant compromettre l'harmonie globale.

Précisément, au terme de sa réflexion sur l'univers, Whitehead nomme Dieu pour penser à neuf le rapport de l'événement du monde à ce qui le dépasse et le rend possible. Deleuze a qualifié de «libre et sauvage» cette pensée inclassable. C'est pourquoi croyants, athées ou agnostiques peuvent tout aussi bien se laisser inspirer par sa vision d'un Dieu qui, d'un côté, rend possible le flux incessant du devenir, mais de l'autre est lui-même touché, mû et enrichi par ce réel. Pour Whitehead, le monde et Dieu se font l'un par l'autre. La théologie chrétienne est sensible à certaines propositions de Whitehead telles que l'ouverture à l'inédit ou l'interdépendance entre Dieu et le monde. Ces intuitions permettent de relire à neuf l'aventure de l'alliance dans laquelle Dieu s'est imprudemment exposé à son partenaire humain. Car en christianisme, l'homme est partenaire de Dieu et nullement sa marionnette! Qui dit partenariat, dit inattendu des libertés, dit histoire indécise, dit possibilité du refus. Loin de l'indifférence d'un monarque hautain ou d'un principe impersonnel, le Dieu crucifié du christianisme est bien un Dieu passible, personnellement touché par le mal qui défigure l'homme et meurtrit la création. Le théologien louvaniste Adolphe Gesché se plaisait à découvrir chez Whitehead un Dieu qui n'est pas surenchère de nos obsessions de puissance mais persuasion, invitation à

devenir co-créateur du monde et de soi-même: «La vraie présence de Dieu est de nous mettre au futur de nous-mêmes».

La réception de son oeuvre dépasse les frontières culturelles et religieuses. Lue avec enthousiasme par des penseurs chrétiens et bouddhistes, en Occident et en Asie (Chine, Japon, Corée), son oeuvre reçoit aujourd'hui un accueil neuf de la part d'intellectuels musulmans et africains. Non seulement Whitehead donne de croiser les champs de connaissance, mais il constitue aussi une plateforme interculturelle et interreligieuse prometteuse.

L'oeuvre de Whitehead pose donc des questions d'une brûlante actualité. En voici quelques-unes. Les universités peuvent-elles dissocier l'exercice de la science d'une interrogation permanente sur sa signification? Peuvent-elles se dispenser de lieux institutionnels capables de porter ce questionnement? Une véritable délibération démocratique peut-elle s'engager en l'absence d'un authentique dialogue entre rationalités? Comment vivre le pluralisme culturel et religieux lorsque le voisin devient l'étranger? Comment bâtir un devenir nécessairement commun et pluriel? L'occasion est belle de montrer la pertinence contemporaine d'une philosophie et d'une théologie sans complexes.